

seulement le bruit des pots qui s'entre-choquent, mais encore tout ce que disent les buveurs. Celui-ci dispute, celui-là raisonne ; l'un parle de la cabaretière, l'autre fait de la politique. Chaque personnage de Teniers a sa manière de rire, de parler, de boire et de fumer. Dans ses fêtes de village, on est surpris de voir tant de piquante variété. Le paysan enrichi n'y dans pas à la façon du pauvre diable. Comme on y distingue bien l'allure du grand seigneur et celle du magister endimanché ! Toutes les nuances y sont spirituellement senties. Margot ne tient pas sa jupe comme Jeanneton, Jacqueline ne sourit pas comme Marguerite. On voit bien que ce ne sont pas là des personnages imaginaires créés selon la fantaisie du peintre. Ce sont des hommes et des femmes fidèlement étudiés les uns après les autres. Tous ont leur rôle à jouer, leur mot à dire, leur sentiment à exprimer ; nul n'y manque, la comédie est parfaite de point en point.

VAN OSTADE.

Van Ostade avait le génie du pittoresque. Sa touche, grasse et fertile, a une saveur qui l'élève au-dessus de Teniers, sinon de Brauwer et de Franz Hals. Il est plus lumineux que tous ces maîtres qui trônent sur un tonneau.

Adrien Van Ostade, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685, fut tout à la fois élève de Franz Hals, son maître reconnu, et de Brauwer, son condisciple. Il imita l'un et l'autre. Plus tard, émerveillé des petits tableaux de David Teniers il se laissa séduire à cette autre manière non moins curieuse, mais, sur le conseil de Brauwer, qui n'aimait pas les copistes, il suivit enfin la route où sa nature l'entraînait. A force d'allumer le feu, il trouva plutôt que son alchimiste la pierre philosophale. Tout en peignant les mêmes sujets que Teniers et Brauwer, il a son cachet bien distinct, soit par l'effet lumineux,

soit par le coloris, soit par l'expression. Ce n'est ni le même soleil, ni le même pays, ni les mêmes hommes. Il est plus grotesque, et n'a pas moins d'esprit. Teniers est plus logique et compose mieux ; Ostade est plus fini. Son dessin n'est pas choisi ; mais quelle légèreté de touche, quelle transparence, quelle chaleur de ton ! comme il séduit l'œil et détourne l'esprit du critique dans ces intérieurs agrestes, dont la fenêtre est si poétiquement égayée par le soleil et les herbes grimpantes ! Quel génie pour le détail et pour l'ordre ! Dans ses intérieurs, on a tout sous la main ; on passe, sans déranger personne, autour de la ménagère et de ses enfants. Il semble que ses tableaux soient peints en émail ; tout y est en relief. Ostade était varié dans ses créations, il a peint tour à tour des ménagères et des matelots et des ivrognes, des joueurs de quilles et des joueurs de trictrac, des hivers et des tabagies, des musiciens en plein vent et des philosophes en méditation, des maîtres d'école en fonction et des amoureux rustiques à mi-chemin de Cythère. Il s'est représenté plusieurs fois peignant au milieu de sa famille. Le joli tableau du Louvre nous montre ses huit enfants endimanchés pour la postérité. C'était un homme fécond en tous genres. Il gravait comme il peignait. Il a laissé des gravures sans nombres, de beaucoup d'effet et d'esprit. Les historiens ne s'inquiètent pas de sa vie privée ; sans doute, il fut heureux au milieu de ses tableaux et de ses enfants.

Adrien Van Ostade est l'idéal du laid, le point suprême. Un peu plus loin, c'est la caricature. Ce qui sauve les bamboches de tous les peintres flamands et hollandais de la même période et du même genre, c'est qu'elles sont plus accentuées que celles de la nature. L'art, nous l'avons déjà dit, a toujours son privilège.

ANNE HOUSSEY.



LES RÉCOLLETS DE CANADA.

(SUITE.)



ES Jésuites, loin de trouver un accueil favorable en arrivant dans cette colonie, rencontrèrent des libelles diffamatoires (1) et une opposition, à laquelle l'hérésie les avait déjà plus d'une fois accoutumés ailleurs. Les agents de la compagnie des marchands, la plupart calvinistes, leur refusèrent un asile dans le fort, et les habitants dominés par eux, ne voulurent même pas les loger. Champlain avait bien d'autres sentiments, mais il était alors en France pour défendre les vrais

intérêts de la colonie.

(1) On faisait circuler de maison en maison "l'anti-coton," grosiers calomnieux, qui alors, comme aujourd'hui, a toujours droit d'asile chez les ignorants, et chez les hommes qui ne prennent pas la peine de discuter un fait quand il flatte leurs préjugés ou leurs passions.

Les Jésuites, pendant ces pourparlers, n'avaient pas quitté le vaisseau qui les avait amenés, et ils pensaient déjà à s'en retourner immédiatement en Europe, quand les Récollets, pour couronner leur œuvre, firent tant auprès du directeur de la colonie et des habitants, qu'ils obtinrent le droit de les loger dans leur couvent, pour ne former avec eux qu'un corps de missionnaires, sans être à charge au pays. Ils allèrent eux-mêmes, avec la chaloupe du couvent, prendre dans la rade les nouveaux missionnaires, et ils leur firent tout l'accueil que l'état du pays et la sainte pauvreté pouvaient permettre. Ils célébrèrent leur arrivée par un *Te Deum* solennel.

Les Récollets donnèrent aux Jésuites la libre jouissance de la moitié de leur couvent, du jardin et de l'enclos de Notre-Dame-des-Anges, et pendant deux ans, ils y vécurent ensemble sous le même toit, dans une intime union. Les habitants